NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

103 N° 6 1981

De Judée en Galilée. Étude de Jean 4,1-45

Charles HUDRY-CLERGEON

p. 818 - 830

https://www.nrt.be/fr/articles/de-judee-en-galilee-etude-de-jean-4-1-45-990

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

De Judée en Galilée

ÉTUDE DE *Jean 4*, 1-45

Un travail de ce genre est fondé sur l'acceptation du texte, dont on ne discute pas l'authenticité. Il importe d'autre part que les traductions soient aussi proches que possible du texte grec, dût-on y sacrifier un peu ou beaucoup de la valeur littéraire. A qui accepte la méthode, il apparaît vite que le texte, soigneusement traduit suivant ces normes, y gagne même du point de vue de l'expressivité.

Ces remarques faites, on peut entrer dans le sujet.

Les diverses parties de notre texte se distinguent clairement, comme il est habituel à Jean :

1. Introduction, *4*,1-6a
2. Avec la femme de Samarie : le thème de l'EAU, *4*,6b-15
3. Changement brusque : la question de Jésus à la Samaritaine, *4*,16-19
4. Changement brusque encore : l'Adoration, *4*,20-26
5. Les disciples reviennent : la femme part et livre son message, *4*,27-30
6. Avec les disciples : le thème de la nourriture, *4*,31-38
7. Conclusion, *4*,39-45

En adoptant ces subdivisions, il s'agit de leur demander ce qu'elles disent de la structure générale du passage et des limites choisies. Le cadre actuel est donc un guide provisoire, chargé de manifester le message.

1. — ÉTUDE DE L'INTRODUCTION : *4*, 1-6a

Ce qui paraît d'abord, c'est la valeur exceptionnelle que prend *4*, 1 :

« . . . Lorsque Jésus sut que les Pharisiens ont appris
qu'Il faisait plus de disciples
et qu'Il baptisait (plus) que Jean . . . »

Ce verset renvoie en effet, comme sommet de gradation, à *3*, 22 et à *3*, 26 :

3, 22, où il est mentionné pour la première fois que Jésus, en terre de Judée, baptisait ;

3, 26, où l'on voit les disciples de Jean manifester au Maître leur déplaisir et plus encore, à la constatation que Jésus baptise et que, pour cela, « tous vont vers Lui ».

4, 1 est bien dans la ligne de ces textes, sommet de gradation puisqu'il suppose que Jésus baptise et que beaucoup de gens vont à Lui, mais en ajoutant un complément d'information sur trois points :

a. en ce qui concerne les Pharisiens, pour faire remarquer qu'ils constatent

b. que Jésus fait plus de disciples que Jean ;

c. que Jésus baptise (plus) que Jean.

Par son contenu, par le rang que ce verset prend dans la gradation, il n'est pas douteux que l'importance de *4*, 1 soit considérable. Or ce verset, s'il apparaît vite « surdéterminé », livre son jeu par la simple constatation qu'il s'exprime en subordonnée. Surdéterminé, il a le droit de l'être, mais pour un autre texte, celui dont précisément il dépend. La chose dont il dépend ne peut qu'attirer sur elle l'attention momentanément concentrée par le début. Alors *4*, 1 ne garde plus pour soi qu'un rôle de « considérant » en vue d'une décision à imposer : désormais Jésus, en des conditions semblables, ne doit plus rester en Judée. Dès lors on entrevoit la valeur que commence à prendre le titre de notre étude. Jésus abandonne avec raison la Judée pour la Galilée, où Il sait qu'il sera accueilli. Ce n'est pas la première fois qu'il s'y rend. Dans ces conditions donc, Jésus

« laissa la Judée
et partit de nouveau vers la Galilée » (*4*, 3).

Une fois constatée la portée exceptionnelle que prend *4*, 3, il n'y a plus lieu de s'étonner que l'évangéliste ait voulu marquer à ce point un texte, parce que celui-ci doit avoir, par rapport à la scène, la fonction de délimiter l'espace qui fait unité. « De Judée en Galilée » comprend nécessairement '*4*, 1-45' (et non pas seulement *4*, 1-42, comme un premier regard invite à le penser), parce qu'il forme avec les trois versets 43-45 une *inclusion* dont la finale n'est pas moins mise en valeur que le début que nous avons considéré jusqu'ici. Avec la même insistance qu'en *4*, 1 et 3, le « partir vers la Galilée » de *4*, 3 a comme répondant d'abord :

« Il sortit de là *vers la Galilée* » (*4*, 43),

et puis :

« Lors donc qu'Il vint *vers la Galilée*, les Galiléens le reçurent » (*4*, 45).

Il est même remarquable que ces notations continuent, au-delà des limites du texte, de manifester leur influence, instituant pour la fin du chapitre une nouvelle inclusion peut-être, le chapitre s'achevant par ces mots :

« Cela, de nouveau, fut le second signe que fit Jésus allant *de la Judée* VERS LA GALILÉE » (*4*, 54).

Ainsi ce n'est que maintenant que se trouve justifié — mais à quel point ! — le titre choisi en toutes ses précisions ; mais en même temps la scène actuelle ainsi encadrée prend la valeur d'un passage. Un bref passage en Samarie suffit pour porter la Grâce à la ville où Jésus s'arrête et qui prend nom Sychar (*4*, 5b). Passage et donc valeur PASCALE, qui est au moins à retenir pour l'interprétation générale.

Pour se rendre ainsi de Judée en Galilée,

« il fallait qu'Il (Jésus) passât à travers la Samarie » (*4*, 4).

Il importe d'examiner le sens précis de ce verset, à cause des résonances qu'une expression de ce genre trouve dans l'ensemble du récit.

« Il Lui fallait . . . » Jésus rencontrait donc la nécessité matérielle de prendre ce chemin. Cette signification est la première qui vienne à l'esprit. Mais à connaître tant soit peu l'évangéliste, on est contraint de ne pas se contenter de cette seule vision superficielle. Si l'on insiste sur la ville de Sychar et les souvenirs, voire les curiosités du lieu, c'est qu'à la nécessité de l'itinéraire — à supposer qu'elle existe — s'ajoute une autre nécessité d'une tout autre valeur : Jésus avait à Sychar — toute son attitude le montre, ainsi que les traits accumulés en *4*, 5 et *4*, 6 — un rendez-vous à ne pas manquer, précisément celui qui retardera de deux jours son retour en Galilée (cf. *4*, 40c). Comme il sera loisible de l'expliquer à propos de circonstances analogues, nous entrons ici dans un cas d'ambiguïté johannique, à base d'une symbolique profonde, et de plus qu'une symbolique. Nous avons ici à adopter un double « falloir » : celui du trajet à suivre — si cette exigence est réelle, répétons-le —, mais surtout celui qui permet d'entrer dans le dessein de Dieu. L'amphibologie est constante chez Jean, et de grande profondeur. Sychar devient alors non seulement une ville « proche de la contrée que Jacob avait donnée à son fils Joseph » (*4*, 5) ; la ville où « était la source-puits de Jacob » (*4*, 6a), mais surtout, et tellement plus, la ville où Jésus, « fatigué du voyage, s'assied sur la source-puits » (*4*, 6b). Or « c'était la sixième heure » (*4*, 6c) et « une femme de Samarie » devait venir « puiser de l'eau » (*4*, 7). Cette rencontre et ce qui suivra justifient le « falloir » et le double sens qu'il prend.

2. — *4*, 6b-15. AVEC LA FEMME DE SAMARIE. LE THÈME DE L'EAU

L'existence d'une inclusion particulière détermine et encadre cet intervalle qui va de la demande de Jésus à la demande de la Samari-

taine. Jésus donc, dans les circonstances précisées par l'introduction, est assis au puits de Jacob. Les disciples sont absents (*4*, 6). Une Samaritaine vient puiser de l'eau. C'est le milieu du jour. Ce milieu du jour est indiqué sous la forme

« C'était environ la sixième Heure » (*4*, 6d),

expression-notation qui revient, identique, en *19*, 14. En ce dernier endroit c'est l'Heure de la condamnation de Jésus, et de la préparation de la Pâque — coïncidence avec l'heure d'un salut particulier à la femme, et par elle offert aux Samaritains. Le sens pascal du texte s'accentue par référence à l'Exaltation-élévation, mort et Résurrection du Christ.

Donc, en cette sixième Heure, et sans autre introduction, Jésus demande :

« *Donne-Moi* à boire » (*4*, 7c).

A ce texte répond, pour former l'inclusion :

« Seigneur, *donne-moi* de cette eau » (*5*, 15b).

Demande réciproque d'un « DONNER » apparemment le même. Entre ces deux extrêmes, comme partie centrale où se passe l'enjeu de la scène, Jésus dit :

« Si tu savais le DON de Dieu
et qui est celui qui t'a dit :
donne-Moi à boire,
toi, tu Lui aurais demandé
et Il t'aurait donné une eau vivante » (*4*,10).

Ainsi le « donne-Moi » revient en extrêmes et en partie centrale, où il entraîne révélation. Ce n'est pas rien de s'entendre demander à boire par Jésus. D'autre part, comme ce passage le laisse entendre, Jésus vient de créer une ambiguïté, une « énigme ». Il oblige le partenaire à demander ou à attendre la solution ; deux « EAU » sont en présence : quand Jésus demande à boire, il est question d'un désir, d'un besoin de cette eau que la femme peut lui donner, celle du puits où elle-même vient puiser et dont elle connaît l'histoire et la qualité.

Quand Jésus parle, dans la partie centrale qui vient d'être citée, il ne s'agit plus de cette eau-là. Et sans que la femme le sache, elle est entrée dans le jeu qu'il fallait pour se trouver désormais en ce qu'il y a de plus profond dans la symbolique johannique : cette eau qu'aurait pu demander la Samaritaine est bien autre, bien différente des eaux dont il s'agit habituellement. Leur opposition s'affirme :

« Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau » — il s'agit de l'eau privilégiée du puits ;

« mais celui qui boit de l'EAU dont Moi Je lui donnerai

ne risque plus d'avoir soif, jamais » — il s'agit de l'eau que propose Jésus.

« Mais l'eau que Je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en Vie Eternelle » (*4*, 14).

A « cette eau » s'oppose « l'EAU que Moi Je lui donnerai ». Jésus individualise l'EAU qu'Il propose : il faut comprendre que Jésus propose SON Eau et non une autre. De plus le « donner », individualisé comme il l'est et accompagné dans le contexte par tant d'autres « donner », s'offre à une attention particulière du lecteur. Ces seules remarques montrent que le thème de l'Eau est déjà très engagé dans le fond même du texte. Déjà aussi la question posée et la façon dont elle progresse ne peuvent correspondre qu'à un « J'ai Soif » (*19*, 28) de Jésus : la parole du Calvaire qui lance le texte, en sa trame, vers une liaison avec la Passion telle qu'elle est comprise chez Jean, inséparable de la Résurrection. C'est découvrir, par une autre progression que suggère le texte, la même confirmation du thème pascal relevé au départ.

Alors tout se passe comme si Jésus n'avait demandé à boire que pour donner, Lui, à boire, et donner une eau *vivante*, eau que « Je donnerai », donc eau promise, qui étanche toute soif et jaillit jusqu'en Vie Eternelle. Mais quel est le rapport entre les deux « Eau » ?

A n'en pas douter, la première est l'eau de la Création, celle de *Genèse 1*, 9 et 14, celle dont tout homme a besoin pour vivre. Thème créateur d'une part. Mais l'eau offerte par Jésus se situe en plein mystère. L'eau que tout le monde connaît et que tout vivant recherche, don de Dieu, demeure à l'état d'eau qui provoque la conversation, eau référentielle, destinée à disparaître comme toute chose créée.

L'autre Eau est eau baptismale, Esprit Saint, eau telle qu'il en est question en *7*, 39, eau jaillissant du côté ouvert de Jésus en Croix. Cette Eau est en vérité tout cela, et plus et autre en même temps, de par la volonté de Jésus et de l'évangéliste. Ainsi l'on doit constater qu'à la faveur de l'eau du puits le texte est entré sur un autre plan. Rien de commun entre ces deux « Eau », sinon la dénomination semblable et l'apparence, ce qui permet de passer d'une eau de la terre à une EAU de salut. Eau de création d'une part, Eau de re-création d'autre part ; eau de toute expérience d'une part, Eau tout autre d'autre part. On entre dans le plus pur et le plus dense spirituel : cette Eau va jusqu'à jaillir en Vie Eternelle (*4*, 14), il s'agit de ne pas l'oublier.

Dans ce contexte, que signifie la question posée pour savoir si Jésus est plus grand que l'ancêtre Jacob ? Vraiment l'Eau que Jésus offre est à l'eau du puits ce que Jésus lui-même est par rapport à l'ancêtre qui donne ce puits à son fils Joseph.

Il importe maintenant d'attribuer un titre à cette partie du texte. Ce ne peut être que « les deux ' Eau ' », en vue d'une eau que seul Jésus peut donner. Le terme est tellement lourd et déterminé que le choix n'est pas laissé. Il s'impose dans le Mystère.

3. — *4*, 16-19

La « conversation » précédente ne peut plus avancer. La femme n'est pas préparée à recevoir la révélation que représente déjà *4*, 14. C'est un motif purement égoïste, un motif d'intérêt, qui lui fait demander de l'Eau proposée par Jésus :

« . . . afin que je n'aie pas soif, dit-elle,
et que je ne vienne plus ici puiser » (*4*, 15).

Aussi Jésus rompt-il la « conversation » et lui donne-t-il un sens nouveau, inattendu :

« Va, appelle ton ' homme '
et viens ici » (*4*, 16).

La demande ne semble pas prendre la femme au dépourvu ; sa réponse est brève, tranchante, définitive :

« Je n'ai pas d'homme » (*4*, 17a).

Jésus l'approuve en sa réponse. La femme n'a pas menti :

« Tu as dit ' bellement ' :
' Je n'ai pas d'homme. ' » (*4*, 17).

La suite entre alors dans la phase révélation et culmine en ce que Jésus va découvrir à cette femme et que normalement Il ne devait pas savoir :

« Tu as eu cinq hommes
et maintenant, celui que tu as
n'est pas ton homme » (*4*, 18).

Ici il faut noter spécialement la quintuple répétition du mot « homme ». Cinq, le nombre nuptial en symbolique ; l'interprétation en question est conforme au contexte (cf. *Dictionnaire des Symboles*, art. « Cinq »).

A sa façon, la phrase culmine à nouveau dans les paroles de la femme :

« Seigneur, je vois que Toi, tu es Prophète » (*4*, 19).

Il n'est plus question d'opposer deux ethnies, mais d'avouer, de s'incliner devant la grandeur de Celui qui vient de parler : ce que Tu viens de dire, Tu ne pouvais le découvrir de Toi-même, ni d'une enquête menée auprès des habitants de Sychar. Mais Dieu a agi en et par Toi. Aussi — tout le développement précédent y conduit — arrivons-nous à donner comme seul titre à cette troisième

partie : *Révélation* de la Samaritaine à elle-même par Jésus. Il faudra ajouter le point d'application de cette révélation : Révélation-Témoignage de Jésus sur cette femme.

4. — *4*, 20-26

Jésus avait l'initiative du tour donné à la « conversation ». En vérité, ce mot de « conversation » est bien peu adapté pour caractériser ce qui a lieu en ce moment : une conversation suppose une certaine égalité entre partenaires. Or ici Jésus domine tellement tout, même s'il faut constater que la femme cette fois prend l'initiative du tour nouveau à donner à l'échange définitif qui va suivre.

La femme intervient par une question. Prophète, Jésus doit savoir ce qu'il faut penser de la grande interrogation qui se pose à tous les Samaritains, la question de leur option, ou plutôt de leur prétention à être le peuple de la Révélation.

L'Adoration. Faut-il adorer sur cette montagne, comme l'ont fait les Pères ?

Faut-il adorer, comme vous le dites, en un seul lieu ? Le « Topos » de l'Adoration est-il Jérusalem et Jérusalem seulement (cf. *4*, 20) ?

Quant au fait des deux lieux d'Adoration, Jésus les exclut l'un et l'autre. En ce qui concerne Jérusalem, il demeure cette vérité incontestable que le Salut vient des Juifs. Affirmation capitale de la part de Jésus, analogue à celle qu'Il aura à propos de la mort des prophètes :

« Il ne convient pas qu'un prophète meure en dehors de Jérusalem » (*Lc 13, 33*). Luc éclaire la position de Jean. Sans qu'il soit besoin de le dire, on se rend compte que parler de la cité de David, c'est parler d'un lieu incomparable et éminent entre tous. Le texte franchit donc ici un échelon nouveau, d'autant que le fait coïncide avec la double affirmation que le temps vient et que c'est maintenant l'Heure où l'Adoration véritable ne se fera ni sur cette montagne ni à Jérusalem (*4*, 21). La mention de l'Heure est plus que d'importance dans le contexte de cet Evangile : Jean et/ou Jésus sont constants : la trame révèle sans cesse le sous-entendu Exaltation-élévation-mort-Résurrection, donc le sens PASCAL de la scène, il faut le constater à nouveau.

Une élévation considérable se manifeste par la « définition » du véritable Adorateur. On ne pouvait parler de véritable Adorateur jusqu'à ce jour où le véritable Adorateur adorera en Esprit et Vérité. Jésus donne même la raison qui impose cette nouvelle Adoration :

« Dieu est Esprit » (*4*, 24).

Alors on ne peut aller plus haut ; le texte trouve son point d'arrivée et son sommet à la fois : Révélation de Dieu et de Sa Nature. C'est donc en cette affirmation que se définit le passage actuel : Dieu, Esprit, fonde la ligne de l'Adoration nouvelle et unique, irremplaçable.

Pourtant le texte ose poursuivre après cette ascension. Ce que la femme dira et la déclaration qu'elle provoquera ne seront pas trop indignes du sommet atteint. Ce qu'elle dit apporte une précision, cela met dans la Révélation chacun à sa place, avec sa dignité : Oui, le Messie doit venir et dire bien des choses (cf. *4*, 25). Cette affirmation permet à Jésus de faire rebondir la parole jusqu'à un seuil nouveau :

« Moi, Je suis, Celui qui te le proclame » (*4*, 26).

Et Jésus répond en Prophète et plus qu'en prophète, de façon solennelle, comme en face et de la part de Dieu.

« Moi, Je *le* suis (le Messie) », oui, mais aussi et surtout : « Moi, JE SUIS » — affirmation de transcendance et de Nature Divine, expression qui va jusqu'à transcrire le Nom Sacré, le NOM : YHWH, même si la femme est incapable d'une telle compréhension.

Avec les sommets indiqués, il est évident que cette partie du texte ne peut que former unité à part, centre du développement. Le sujet en est : Adoration, et précision sur le Messie, sa nature, sa présence en ce lieu et en ce temps.

5. — *4*, 27-30

Les disciples reviennent ; ils ne parlent pas. Ils intéressent l'évangéliste dans la mesure où ils obligent la femme à partir. Mais, partie, la femme continue d'occuper la scène. La voici maintenant dépositaire d'un message. C'est ainsi qu'elle comprend son rôle. A la Révélation-Témoignage de Jésus sur cette femme vient correspondre la Révélation-Témoignage de la femme sur Jésus. Avec rapport à ce qui est indiqué en *4*, 16-19, elle affirme :

« Il m'a dit tout ce que j'ai fait » (*4*, 29).

Voilà sur quoi se fonde son témoignage, ce par quoi elle a d'abord été révélée à elle-même en sa médiocrité, en son péché. Elle ajoute, en interrogation, ce qu'elle commence à croire sur Jésus :

« Celui-ci n'est-Il pas le Christ ? » (*4*, 29). Ainsi se fondent comme centre, dominant cette partie, les paroles de la femme en *4*, 29, paroles assez puissantes pour mettre en route tous les habitants :

« Ils sortirent de la ville,
et ils vinrent vers Lui » (*4*, 30).

Une certaine inclusion régit le passage actuel : au fait des disciples qui reviennent correspond le fait que « les Samaritains » viennent vers Jésus et, en venant à Lui, font déjà acte de Foi.

Ainsi donc au « témoignage de Jésus sur cette femme » correspond le « témoignage de la femme sur Jésus », ce qui met en parallèle *4*, 16-19 et *4*, 27-30.

6. — *4*, 31-38

On constate, parce que rien n'attire l'attention plus que ce point, qu'il existe un lien entre *4*, 6 et *4*, 38. Un même mot se trouve en ces deux passages :

— De Jésus il est dit en *4*, 6 qu'il est fatigué, qu'il a peiné à cause du chemin parcouru : « fatigué », *kekopiakôs*.

— Jésus reprend le mot sous sa forme verbale et sous sa forme nominale, pour l'appliquer à ceux qui ont semé comme à ceux qui ont moissonné : *kekopiakaté, kekopiakasin, eis ton kopon* (*4*, 38).

Ces mots, dont le présent emploi est le seul qui figure en Jean, ont valeur forte et ne peuvent que former, surtout avec l'insistance finale de *4*, 38, une inclusion. Inclusion de forme spéciale et donc de spéciale valeur, puisqu'elle s'institue entre le début d'une section et la fin de la section qu'on veut lui faire correspondre. En vérité, on ne saurait parler de *4*, 31-38 sans se référer à *4*, 6b-15, comme le montrera ce qui suit.

Ce premier point constaté, il reste à étudier le passage de plus près et pour lui-même. Alors apparaît la mise en valeur particulière du thème se rapportant à la nourriture : il engage tout le reste.

Les disciples, en l'absence de la femme, s'adressent à Jésus pour lui demander de manger. Il avait été question d'eux en *4*, 8 : ils étaient partis à la ville pour acheter de la nourriture. De passage en pays samaritain, ils ne peuvent s'attendre à quelque hospitalité que ce soit de la part des gens du pays. Comme le dit le même texte en *4*, 9, finale : Samaritains et Juifs n'ont entre eux aucun partage, pas même en ce qui concerne ce qu'il faut pour manger. Il serait inadmissible, impensable, de croire qu'ils puissent cohabiter ou utiliser en commun ce qui doit servir au repas.

Les disciples ont donc dit à Jésus, la femme une fois partie :

« Maître, mange » (*4*, 31).

Jésus semble accepter de parler nourriture, mais c'est pour mettre à part celle dont il prétend se contenter pour le moment, en face de celle qu'on lui présente. Il est donc question de deux « Nourriture ». A nouveau c'est entrer dans la symbolique johan-

nique en ce qu'elle a de plus profond. De symbolique il a été parlé à propos du passage *4*, 6-15 : les deux « Eau ». Le mot « symbolique » lui-même, cela aussi a été remarqué, est d'ailleurs bien éprouvé d'être employé en ces contextes. De rapport, il n'en existe pas, ou si peu — l'identité de vocabulaire mise à part — entre l'Eau jaillissant jusqu'en Vie Eternelle et l'eau du puits, même s'il ne s'agit pas de n'importe quel puits. On ne voit pas davantage de rapprochement possible, de simple lien symbolique, entre la nourriture présentée par les disciples et la Nourriture que Jésus prétend avoir, « nourriture que vous ne savez pas » (*4*, 32), surtout quand Jésus l'explicite comme nourriture qui consiste à faire la volonté de Celui qui L'envoie, en menant son œuvre à son complet achèvement, en achèvement de perfection, en achèvement d'arrivée au terme, à l'extrême limite de ce qu'il faut faire aussi :

> « Ma Nourriture est que Je fasse la volonté de Celui qui m'a envoyé et que Je mène son œuvre à son plein achèvement » (*4*, 34),

allusion qui renvoie encore l'esprit à la pensée de la Passion-Résurrection.

Là est l'Heure de la perfection donnée à l'œuvre, l'Heure d'une fin qui n'est pas achèvement, mais nouveau départ. Il y a lieu de se demander si le texte ne se meut pas ici en sens eschatologique, visant le moment où tout ce qui fait la vie actuelle aura passé en Vie de Nouvelle Nature et de nouvelle densité.

En se développant, le parler de Jésus se heurte encore au vocabulaire habituel. Il Lui faut parler de moisson, de moissonner, de semer... Or Il n'est pas sans savoir que pour les disciples la moisson doit avoir lieu dans quatre mois (cf. *4*, 35ab). Pourtant Jésus est obligé de dire : « Levez les yeux et contemplez le pays, qu'il est blanc pour la moisson » (*4*, 35cde). La moisson qui intéresse ici est actuelle. Jésus doit même ajouter que celui qui moissonne doit avoir son salaire et recevoir un fruit qui va en Vie Eternelle, comme l'eau allait en Vie Eternelle (*4*, 14), pour que se réjouissent ensemble et moissonneurs et semeurs. Il y a donc non seulement deux « Nourriture », mais aussi deux façons de concevoir et les « semailles » et la « Moisson ». Richesse d'un texte dans lequel il faudrait pouvoir préciser exactement le dire de Jésus aboutissant sans cesse à la Vie Eternelle ou au Père, même s'Il ne le nomme pas. Le mystère demeure et/ou s'introduit partout. Il n'est plus question de rappeler la fatigue de Jésus et la route qu'il a fallu parcourir. Ou plutôt Jésus va précisément parler à nouveau de fatigue, de peine, d'accablement, mais il en est de la peine comme du reste : il doit exister deux « Fatigue » tellement différentes et

pourtant quelque peu analogues. Au Calvaire aussi Jésus dira : « J'ai soif » (*19*, 28), mais de quelle soif parle-t-Il, alors qu'Il se sait si près du dernier souffle et qu'Il accomplit ce qui touche à la fin ?

Arrivé à ce point, si l'on cherche pourquoi tout ce développement, il est une circonstance qui apparaît aussitôt, c'est le fait que, dans toute l'explication de *4*, 31-38, il n'a pu être fait abstraction de *4*, 6-15. La correspondance s'est établie comme d'elle-même, depuis l'inclusion constatée :

en *4*, 6-15, Jésus demandait à boire, mais pour offrir une Eau vivante, Eau « que Je donnerai », qui jaillit en Vie Eternelle, avec équivocité des deux « Eau » ;

en *4*, 31-38, les disciples, cette fois, demandent à Jésus de manger. C'est pour qu'Il introduise les deux « Nourriture », les deux « Moisson », les deux catégories de « Semeur » et de « Moissonneur », les deux « Fatigue » aussi, les deux « Peine ».

Le titre qui s'impose en face des deux « Eau » sera donc les deux « Nourriture ».

7. — *4*, 39-45

Il importe de développer la conclusion à l'égal de l'introduction, à laquelle elle est liée au moins par l'inclusion déjà constatée.

D'abord les Samaritains découvrent et opposent deux « Connaissance » s'appliquant à Jésus :

celle qui s'est établie par l'intermédiaire de la femme ;

celle qui a été acquise par expérience personnelle.

L'évangéliste entend retenir ces deux connaissances, analogues et différentes à la fois par rapport aux doubles attributs découverts dans le texte : l'une, bien lointaine, car le temps compte dans des conjonctures de vie intense, celle qui a été apportée par la Samaritaine, ce qui a été noté comme témoignage sur Jésus ; — et celle qui est pour les Samaritains incomparablement plus haute, née du contact direct avec le « Prophète », une connaissance qui conduit à reconnaître en Jésus un attribut nouveau, complémentaire des précédents, sa « qualité » de « Sauveur du monde » (*4*, 42) : renvoi au début, où le Nom de Jésus s'est tellement imposé, même si nous ne l'avons pas noté, ce Nom dont on révèle le sens, qui dit appel de Dieu et Vocation : quand il faut sauver, Jésus fera un détour par la Samarie, mais surtout Il répondra : « Me voici, envoie-Moi » (cf. *Is 6* et sa valeur messianique).

Un autre caractère se manifeste, si peu souvent présent, surtout avec l'insistance qui l'accentue ici : l'existence du « Croire » de la

part de ces Samaritains, un croire qui n'est pas universel ; ici, comme ailleurs, s'affirme le mystère de l'élection qui existe toujours en Vie Surnaturelle profonde :

« L'un sera pris, l'autre laissé » ;

« l'une sera prise, l'autre laissée » (cf. *Mt 24,* 40 ; *Lc 17,* 35 ; ces remarques, bien que de Matthieu et de Luc, tendent à clarifier le contenu actuel, en perspective eschatologique, et c'est à ce titre que nous les citons).

Mais la majorité des Samaritains franchit la barrière, l'obstacle du Croire :

« Beaucoup crurent en Lui, parmi les Samaritains » (*4,* 39a), complété et renforcé par

« Beaucoup plus crurent à cause de son Logos à Lui » (*4,* 41).

Or ce Logos n'est autre que Jésus lui-même et son auto-révélation, ceci repris en style direct cette fois, où s'affirme le motif qui a déclenché le Croire :

« Nous ne croyons plus à cause de ton dire,
car nous-mêmes nous avons entendu
et nous savons que
Celui-ci est vraiment le Sauveur du monde » (*4,* 42cde).

Dans cette conclusion, on constate en outre la présence, chez Jésus, d'une volonté de se hâter vers la Galilée, ce qui contribue certes à mettre en un relief exceptionnel les mentions de la Galilée dont nous avons fait état pour constater l'existence d'une inclusion. Le « Vers la Galilée » est au moins aussi accentué en *4,* 3b avec les considérants qu'il comporte, que le même « vers la Galilée » en *4,* 43b, 45a et enfin 45b. Ce relief ne manque pas d'être rendu plus réel et plus fort par le dicton attribué à Jésus et que l'on cite ici :

« Un Prophète n'est pas en honneur en sa propre patrie » (*4,* 44d).

Or cette Patrie dont parle Jésus en un tel contexte ne peut être, pour Jean, que la Judée (comparer avec le point de vue des Synoptiques : cf. *Mt 13,* 57 ; *Mc 6,* 4 ; *Lc 4,* 24), ce lieu qu'Il a été obligé d'abandonner momentanément, lieu où Il n'est pas reçu, à l'opposé de la Galilée où « les Galiléens le reçurent » (*4,* 45). Le motif de cet accueil souligne encore l'opposition Judée-Galilée, puisqu'il est précisé que les Galiléens prennent cette attitude

« ayant vu tout ce que (comme choses remarquables) Jésus avait fait à Jérusalem dans la fête » (*4,* 45ab).

Quant au dessin général que représente la structure du texte après cette étude, il s'établit de la façon suivante :

a *4*,1-6a Vers la Galilée, par la Samarie et Sychar.
4,3 premier terme d'une inclusion avec *4*,43.45

b *4*,6b-15 Jésus demande à boire : les deux « EAU », en vue d'une Eau que Jésus seul peut donner.
4,6 premier terme d'une inclusion avec *4*,38

c *4*,16-19 Révélation-Témoignage de Jésus sur la Samaritaine : la Samaritaine révélée à elle-même par Jésus.

d *4*,20-26 L'Adoration, les vrais Adorateurs. Partie centrale. (Le Baptême, l'Eau jaillissant du côté de Jésus, le tout en un.)

c' *4*,27-30 Révélation-Témoignage de la Samaritaine sur Jésus, en vue des Samaritains.

b' *4*,31-38 Les disciples demandent à Jésus de manger. Les deux « Nourriture », les deux « Moisson », les deux « Semeur », les deux « Moissonneur » . . .
En fin de texte, *4*,38, ensemble de termes inclusifs avec *4*,6

a' *4*,39-45 Reprise du voyage vers la Galilée, après les deux jours concédés aux Samaritains.
4,43.45 second terme de l'inclusion en rapport avec *4*,3

F 75006 Paris Charles HUDRY-CLERGEON
95, rue de Sèvres